

Au Festival La Rochelle Cinéma, Michael Haneke sonde la mauvaise conscience de l'Europe

Une rétrospective est consacrée au cinéaste autrichien qui a beaucoup réfléchi sur les maux qui hantent le Vieux Continent.

Par Mathieu Macheret (La Rochelle)
Publié hier à 18h00 · Lecture 3 min.

Offrir l'article



Article réservé aux abonnés



« Le Ruban blanc » (2009), de Michael Haneke. LES FILMS DU LOSANGE

L'été cinéphile commence généralement par un crochet à La Rochelle, où le FEMA (Festival La Rochelle Cinéma) reconduit sa formule généreuse mêlant rétrospectives de fond à une salve d'avant-premières, solide aussi, puisqu'elle vient tranquillement de franchir le demi-siècle depuis sa création en 1973. Sauf qu'une autre sorte de suspense risque, cette année, de se surimprimer à cette 52^e édition qui, se déroulant du vendredi 28 juin au dimanche 7 juillet, s'apprête à chevaucher les deux tours des élections législatives précipitées qui offrent une fenêtre de tir inédite à l'extrême droite.

Dans la Ville blanche, bastion social-démocrate, le scrutin européen du dimanche 9 juin a vu arriver en tête la liste « Réveiller l'Europe » menée par Raphaël Glucksmann avec 22,67 % des suffrages, mais talonnée de très près par celle du Rassemblement national à 18,07 %. Dans le goulot d'étranglement de l'entre-deux-tours, la tenue du festival pourrait paraître décalée : elle affirme au contraire la continuité coûte que coûte d'une mission culturelle qui, dans le contexte, prend une importance accrue.

Au programme de cette plantureuse édition, où se croiseront un hommage à Françoise Fabian en sa présence, et des retrouvailles avec Marcel Pagnol et Chantal Akerman (1950-2015) grâce à des copies flambant neuves, un cycle risque de résonner plus fort que les autres, consacré à Michael Haneke, portraitiste en chef de la mauvaise conscience européenne. En effet, l'œuvre du cinéaste autrichien, douze longs-métrages en trente ans, réfléchit de longue date sur les maux qui hantent le Vieux Continent : les origines villageoises du totalitarisme (*Le Ruban blanc*, 2009) ; la banalisation de l'ultraviolence (*Funny Games*, 1997) ; le refoulé colonial (*Caché*, 2005) ou encore l'obscurantisme qui vient (*Le Temps du loup*, 2003), en des termes austères et tranchants qui n'ont jamais hésité à doucher le spectateur.

Édition du jour

Daté du samedi 29 juin



Lire le journal numérique

Lire les éditions précédentes

Les plus lus

- 1 Aux Etats-Unis, le naufrage de Joe Biden lors du débat télévisé contre Donald Trump
- 2 En direct, législatives 2024 : LFI engage une procédure d'urgence contre Renaissance pour diffusion de fausses informations
- 3 Ce qu'il faut retenir du débat Trump-Biden

Œuvres de jeunesse pour la télévision

Le programme met surtout en lumière une part peu visitée du corpus hanekien : ses œuvres de jeunesse pour la télévision autrichienne, dont cinq sont ici présentées à la faveur de restaurations toutes fraîches. Celles-ci dévoilent une autre facette d'Haneke, ironiste précoce, mais moins formaliste qu'au cinéma, moins manipulateur aussi, plus proche de ses personnages et ne cherchant pas à étouffer l'émotion. Des caractéristiques qui s'expliquent sans doute par les contraintes plus grand public de la petite lucarne, sans pour autant brider un art exigeant.



Paul (Arno Frisch) dans « Funny Games » (1997), de Michael Haneke. LES FILMS DU LOSANGE

Trois chemins vers le lac (1976), d'après Ingeborg Bachmann (1926-1973), suit Elisabeth, femme d'âge mûr et photographe accomplie, le temps d'un retour auprès de son vieux père à la campagne aux environs de Klagenfurt (Autriche). Les souvenirs l'assaillent, anarchiques, à travers lesquels se dessine par bribes le parcours de cette femme en rupture avec ses racines. Avec un sens consommé de l'attaque et de la coupe franche, Haneke déconstruit par le montage la psyché de son héroïne, et fait se télescoper la mémoire individuelle avec celle du XX^e siècle – « *C'est lors de la première guerre mondiale que tout fut perdu* », lui confie ainsi son père au détour d'une conversation.

Privilèges abonné

Le Monde événements abonnés

Expositions, concerts, rencontres avec la rédaction... Assistez à des

[Réserver des places](#) →

événements partout en France !

De cette remarque paternelle, *La Rébellion* (1993) pourrait bien être l'illustration, inspirée néanmoins par le roman du même nom de Joseph Roth publié en 1924. Le film accompagne le retour dans la société civile d'un vétérán estropié de la Grande Guerre, auquel est confié un orgue de barbarie pour gagner son pain. Sa foi inébranlable en l'Etat (il se marie et se rêve un confort bourgeois) sera mise à rude épreuve par les déconvenues le conduisant jusqu'en prison. Comme *Le Dernier des hommes* (1924), de Murnau, l'ancien combattant finira gardien de toilettes, humilié au point d'abjurer aussi bien Dieu que les institutions. Avec son image sépia qui convoque la mémoire du muet, le film est l'un des plus aboutis visuellement de l'œuvre hanekienne. Le récit en voix off permet à la caméra de se concentrer sur les détails : gestes, visages, regards, silences tapissent la désillusion progressive mais irrémédiable de ce personnage déclassé.

